

Fin de Grève.

(CONTE INEDIT)

— Eh bien, Léon ! à quoi penses-tu donc, Léon ?
— La femme qui parlait ainsi, en s'adressant à un bambin de six à sept ans assis à côté de son père, pouvait avoir une trentaine d'années, mais déjà les premières rides et la misère avaient pris leur part sur son visage, déformant ses traits de blonde et ternissant ses yeux bleus.
— Je pense à la belle quégnoille que m'apportera, cette nuit, le petit Jésus, répondit l'enfant en levant vers sa mère ses prunelles claires qui brillaient sous de bonnes blanches, comme des bijoux parmi les blés.
— Mais qu'il dit qu'il s'arrêtera ! répondit la jeune femme en hochant la tête.
— Ça va, ça va, dit le petit Jésus, ne t'inquiète pas, ça tournera cette nuit.
— Eh ! pourquoi donc ? reprit l'enfant en s'écouillant ses grands yeux.
— Mais... mais... je ne sais pas trop, balbutia la jeune femme embarrasée.
— Il ne fait jamais grève, lui, cependant, répondit Léon tout fier de sa plaisanterie.
— Non, reprit la mère avec un pâle sourire, mais peut-être ne visitera-t-il pas le poron.
— Et elle ajouta avec effort et comme à regret :
— Nous sommes si pauvres, en ce moment.
— Oh ! maman, cela n'est pas une raison, s'écria l'enfant ; Monsieur le Curé disait encore, l'autre jour, que le bon Dieu ne fait pas de différence entre les pauvres et les riches, et qu'il ne connaît que les bons et les méchants !
— C'est vrai, mon chéri.
— Cette petite sœur se passait la veille de Noël, dans une de ces maisonnettes au bric-à-brac où logent les misères, et dont la réduction forme ce qu'on appelle, dans le pays, un coron.
— La chambre carrelée respirait cette propreté méticuleuse, particulière aux Flandres ; mais la cafetière, qui chantait d'habitude sur le petit poêle de fonte, était reléguée au haut d'un vieux bahut, ce qui aurait suffi pour indiquer la pénurie actuelle du logis.
— Un pic de mineur et une petite lustrerie accrochés à un clou, disaient, d'ailleurs clairement, la cause de cette gêne. Thomas était en grève.
— Ce n'était, cependant, ni un paresseux, ni un bavard, ni un utopiste que Jean Delbos, mais un solide ouvrier, ne bouclant pas à l'ouvrage et ne demandant qu'à vivre de son travail.
— Malheureusement, il avait bien fallu suivre les camarades sans peine de passer par un faux frère, et, depuis quinze jours, Delbos apportait, d'un pas las, les rues d'Arzu, les mains dans les poches et la pipe aux dents.
— Les modestes économies du ménage avaient été vite épuisées, et Céline était maintenant obligée de recourir au petit crédit qu'on avait bien voulu lui accorder.
— Mais la grève s'éternisait et les fournisseurs commençaient à s'impatienter.
— Ce soir-là, avant de pénétrer chez le boulanger, la jeune femme resta quelques instants en contemplation devant la vitrine éblouissante de bonbons, ou s'élança, au premier plan devant les niches trapues et les étages étagés, une collection de ces sortes de brioches, connues sous le nom de "quégnoilles", que, dans les Flandres, le petit Jésus donne aux enfants sages par l'entremise des mères.
— Jamais, depuis sa tendre enfance, Céline n'avait regardé avec de tels yeux ces loaves gaufres en forme de vagues violons, au creux desquels un enfant Jésus en sucre est mollement couché, piquant une note rose au sein de la pâte dorée.
— Le boulanger consentait à lui donner une quégnoille à crédit.
— Cette question, fatigée en apparence, absorbait la pensée toute entière de la jeune femme, l'hypnotisant en quelque sorte devant la vitrine, lui refusant le courage d'entrer pour essayer le refus qu'elle prévoyait.
— Il faut savoir combien les petites coutumes se sont conservées intactes dans le Hainaut, pour comprendre l'importance que Céline attachait à la possession de ce gâteau.
— Elle ne pouvait concevoir un jour de Noël sans quégnoille, et elle eût été comblée d'une sorte de sacrilège en manquant à la vieille tradition qui avait bercé son enfance.
— Ses parents eux-mêmes, avaient connu de mauvais jours, mais cependant, jamais ils n'avaient

manqué de déposer une quégnoille sur ses petites sabots.
— Et à ces souvenirs lointains, les yeux de Céline se mouillaient de larmes dont l'amertume d'étais pas sans une secrète douceur.
— Mais un autre sentiment, que toutes les mères comprennent, broyait le cœur de la jeune femme : elle souffrait de l'avance du désespoir de son petit Léon.
— Que dirait le pauvre chéri, en trouvant ses sabots vides !
— Comment ferait-elle pour lui expliquer cet oubli du petit Jésus ? Il avait été trop sage pour lui présenter la chose comme une punition.
— Il y avait bien un moyen : avouer à l'enfant la pénurie supercherie. Déjà habituée à la misère, il ne serait pas étonné de l'impudence de ses parents à satisfaire ses désirs.
— Mais Céline rejeta loin d'elle cette pensée.
— Elle sentait vaguement que c'eût été priver l'enfant d'un de ses plus grands biens que de dissiper ses illusions. Sans formuler ses pensées, elle comprenait que l'illusion est la plus reconfortante nourriture des âmes, et elle eût regardé comme une profanation de détruire la croyance naïve de son petit garçon.
— Enfin, Céline, s'armant de courage, poussa la porte et entra.
— Le boulanger, un petit Méridional court et trapu, prit une michie et la tendit à la jeune femme, d'un air massé.
— Céline mit le pain sous son tablier, puis d'une voix timide :
— Pardes, Monsieur Donzac, mais seriez-vous assez bon pour me donner une de ces quégnoilles pour mon petit garçon ?
— Vous l'ajouterez au compte, naturellement.
— Ah ! vous trouvez cela naturel, vous, la petite mère ! Eh bien, vous en avez un topet !
— Mais, reprit Céline, qui s'attendait à cette résistance d'argent préparée à la lutte, cela n'augmentera pas beaucoup notre dette... et, vous savez bien que nous vous paierons dès que mon homme sera redescendu dans la mine.
— Il ne manquerait plus qu'il en fût autrement ! s'écria le boulanger, mais véritablement il faudrait pousser la bûche jusqu'à la tête pour vous donner à crédit une chose absolument inutile !
— Je ne veux pas vous refuser du pain, mais, dans votre propre intérêt, je ne consentirai pas à grossir votre note pour un gâteau.
— Mais, Monsieur, ce n'est pas un gâteau ordinaire... Tous les enfants auront leur quégnoille demain... Ne faites pas à mon petit garçon, la peine d'en être privé !
— Non, vraiment, vous me faites rire avec votre quégnoille ! reprit le boulanger qui, n'étant pas du pays, ne pouvait comprendre l'importance que la pauvre mère attachait à cette friandise.
— Puis, arquois, il ajouta :
— Ne dirait-on pas que c'est une chose extraordinaire ! J'en fais, parce que c'est l'habitude, mais ça ne vaut pas une bonne brioche.
— Allons, Monsieur Donzac, reprit encore Céline, ne soyez pas inflexible...
— Non... non... et non, interrompit le boulanger d'un ton cassant.
— Et tournant les talons, il se dirigea vers l'arrière boutique et se mit à remuer, au milieu d'un cliquetis de bois, une collection de tailles pour marquer la michie qu'il venait de donner à Céline.
— Que se passait-il alors dans l'esprit de la jeune femme ? Elle eût été incapable de le dire, mais, quelques secondes plus tard, elle se trouvait dans la rue avec une quégnoille sous son tablier.
— Son mouvement avait été si irrésistible, si impulsif que, tout d'abord, elle voulait rentrer pour restituer ce qu'elle venait de prendre presque inconsciemment.
— Mais une honte la retint.
— Une instinctive frayeur aussi l'empêcha de retourner et d'avouer son larcin. Jamais le boulanger ne voudrait croire à une erreur. Il n'avait pas l'air très tendre le père Donzac, et il serait bien capable de courir tout droit à la gendarmerie.
— Puis, ne tenant-elle pas, là, dans ses mains, le bonheur de son petit Léon ?
— Le boulanger ne connaissait certainement pas le compte de ses gâteaux. Il ne s'apercevrait de rien et dès qu'elle pourrait, elle s'arrangerait à lui faire parvenir le prix de sa quégnoille.
— Ce n'était, après tout, qu'un emprunt, un peu forcé, c'est vrai, mais qu'elle avait la ferme intention de rembourser.
— Cependant, ces beaux raisonnements ne pouvaient parvenir à ramener le calme dans le cœur de Céline, et déjà, le remords commençait à la torturer.
— Au loin, par-delà les champs endormis, on entendait les cloches de Valenciennes qui se répandaient d'église à église, formant un joyeux carillon.
— Mais ces voix d'airain qui paraissent autrefois si doucement à son âme, redoublaient aujour

d'hui lugubrement à ses oreilles.
— Le lendemain, comme Jean Delbos venait de sortir, après avoir jouté de la joie du petit Léon tout heureux d'avoir trouvé une belle quégnoille dans la cheminée, on frappa à la porte.
— C'était Monsieur Kræpez, le commissaire de police, accompagné de Donzac, le boulanger.
— Céline devint livide en les apercevant.
— Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, ne cessant de se reprocher l'acte criminel qu'elle avait commis, mais, si elle sentait peser sur sa tête le poids de la vengeance divine, elle avait oublié la justice des hommes.
— Tenez... voyez, dit Donzac en désignant le petit Léon qui serrait la quégnoille sur son cœur, je ne m'étais pas trompé !
— Le commissaire ne répondit pas, mais son œil scrutateur alla de l'enfant qui le regardait avec étonnement à la mère qui s'appuyait à une table pour ne pas tomber.
— Son regard intelligent et doux s'arrêta, enfin, sur le petit Léon qui, maintenant, berçait sa quégnoille en se gesticulant de sa voix paternelle :
— Quel est ce qui t'a donné cette belle quégnoille ?
— L'enfant leva ses grands yeux bleus vers le visiteur, et d'une voix claire :
— C'est le petit Jésus.
— Tu en es sûr ? reprit le magistrat, troublé par cette simple réponse.
— Oui, Monsieur, le petit Jésus me l'a donnée parce que j'ai été bien sage, et que j'ai travaillé, près de mes soeurs que petite mère m'avait dit de mettre dans l'âtre.
— Le commissaire était père. Lui aussi avait sacrifié, la veille, à la coutume en préparant la venue de l'enfant Jésus, et il se sentit franchement par cette petite voix fraîche.
— Allait-il, d'un mot, renverser toutes les illusions de ce chérubin, et changer le modeste joyau de ce petit en un grand désespoir ?
— Allait-il troubler, tout ensemble, et sa foi naïve en l'enfant-Dieu, et sa touchante confiance en sa mère ?
— Certes, la faute de la femme était grande, mais si les dévouements des mères ne se peuvent mesurer à l'échelle des toises, les égarements, ou leur tendresse, les entraîne parfois, en devraient-ils pas échapper à la loi commune ?
— Le magistrat resta, un instant, sévère, puis il regarda le boulanger qui, en dépit de son apparence rude, semblait pincer sous son nez la volonté perdue.
— Alors, M. Kræpez se tourna vers Céline.
— Madame, dit-il, j'ai accompagné, chez vous, M. Donzac qui se plaint d'une petite...
— Il hésita quelques secondes, et il continua :
— Erreur, que vous avez commise à son détriment. M. Donzac n'est pas un méchant homme et je suis certain qu'il ne me désavouera pas si je vous promets, en son nom, qu'il oubliera ce qui s'est passé à la condition que vous réparerez dès demain, le tort que vous lui avez causé.
— Puis, se tournant vers le boulanger :
— Qu'en dites-vous, Donzac ?
— Que vous êtes un brave homme, Monsieur le commissaire, et que je ne veux pas me montrer plus mauvais que vous.
— Alors, d'est entendu ! reprit M. Kræpez en appuyant un peu sur les mots.
— Oui, Messieurs, merci ! répliqua Céline qui se sentait défaillir.
— Les deux hommes partis, la jeune femme tomba à genoux en étreignant son enfant dans ses bras.
— Puis, la tête cachée dans les cheveux bouclés du petit Léon, elle murmura bien bas pour que l'innocent ne puisse entendre :
— Merci, mon Dieu, je vous prie de me tenir par rigueur de ma faute, mais donnez-moi le courage de l'avouer à mon Jean afin qu'il me pardonne aussi et m'aide à la réparer.
— Le lendemain, le mineur avait repris du travail et le petit Jésus avait payé sa dette.
— En Extrême-Orient.
— Tien Tsin, 2 juillet — Pendant une récente sortie de Port Arthur, les cuirassés "Czarevitch" et "Revitza" ont fait des essais de vitesse, en vue de se rendre compte des réparations faites à leurs machines dans les chantiers de Port Arthur, n'ayant pas affecté leurs machines.
— Les essais ont parfaitement réussi : les cuirassés ont fait 20 nœuds à l'heure.
— Les rapports reçus de la Mandchourie indiquent que 132,000 soldats russes sont détachés de corps d'armée principal pour garder la voie ferrée, ce qui, par conséquent, affaiblit l'armée de Kourpakine et oblige le général russe à se tenir sur la défensive.
— La défense de Port Arthur est même considérée comme ayant moins d'importance que la défense de la voie ferrée.

LA MODE

Puis que jamais, la toile est à l'ordre du jour. Non seulement on en fait des chemisettes et des robes, mais on en confectione des manteaux.
— La toile nationale, déjà bien connue et très utilisée pendant ces dernières années, se présente, cet été, avec quelques modifications rassurantes. C'est ainsi que l'industrie a créé un genre de toile imitant à s'y méprendre, les dispositions, l'aspect, presque même le toucher du drap anglais.
— Il y a aussi une sorte de grosse toile blanche brodée au plumetis blanc et dent au fait des corsages. Et encore une toile de coton simulant et gaufrée qui joue presque à s'y méprendre le matelassé de soie.
— Ces manteaux sont très pratiques pour l'été, ils sont peu coûteux, très légers et se nettoient parfaitement bien. Le modèle dont nous parlons aujourd'hui est très élégant dans sa simplicité.
— Il est en toile écru garni d'une grosse broderie appliquée. On peut également orner ces vêtements avec une touche de couleur, c'est très joli et d'une exécution facile.
— Paroquet sans parler de vêtements, laissez-moi vous signaler la vogue croissante du corset qui est le maître-valet de fatigue par excellence. On les fait soit en tulle chiné, avec envers quadrillé, soit, ce qui est plus élégant, en drap léger. Pour les bains de mer, c'est le manteau tout indiqué, suffisamment chaud, vite mis et ne craignant ni la brise saline, ni la pluie.
— Avec la toile, la mousseline tient le record. La blouse de mousseline blanche est adoptée par toutes les femmes vieilles ou jeunes. Elle est si commode, si saine et si douce, qu'elle est devenue la robe de chambre idéale.
— Un modèle charmant est en mousseline blanche et petite pois, coupée d'entre-deux en anglaise bise.
— Les entre-deux rayent le devant, le dos qui bouffonne, la manche, le poignet, et dessinent l'encolure carrée.
— C'est d'une légèreté et d'une coquetterie délicieuses.
— Pour un dîner, une soirée simple, un thé, il est impossible de rien trouver de plus charmant.
— En Angleterre, les femmes portent de ces blouses, toute l'année, même en hiver, où elles leur donnent comme transparent un jersey de couleur.
— L'été, on peut les porter sur un dessous blanc ou de teinte claire, selon le goût : ciel, rose, vert d'eau, etc., avec l'embellissement et les manches à clair.
— Autour du cou, un velours noir côtelé d'acier.
— C'est avec ces robes délicieuses qu'une femme droite sait se parer à peu de frais. Les grands cols de broderie, de plus ou plus à la mode, sont parmi les collieries, les plus commodes pour donner à une toilette simple un joli cachet d'élégance. Ces cols se font généralement avec de vieilles broderies que l'on applique sur de la batiste ; fonds de broderie, vieux entre-deux, morceaux de guipures sont utilisés pour former un tout charmant.
— Un joli modèle est composé de trois fonds de bonnets déparillés du reste et réunis par un entre-deux de guipure.
— Puisque nous parlons de collieries, un mot sur les gants et sur les mitaines. La mitaine riche, en dentelle est très jolie et elle permet de montrer une main fine et de beaux bijoux, cependant sa vogue est très restreinte.
— Ce sont donc toujours les gants que l'on met ; comme on fera beaucoup de manches demilongues, on mettra quantité de gants gants, car il est à peu près besoin de dire que "toujours" le gant doit rejoindre la manche, "jamais" on ne doit voir le bras quand on n'est pas chez soi.
— Avec les toilettes légères, c'est le gant de lin qui est à choisir de préférence, il a toujours la netteté voulue, puisqu'on le lave comme du linge. On voit aussi des gants de fantaisie. On en fait de si tissés à jour, soit en dentelle ou en tulle, soit formant des dessins plus ou moins variés ; mais ce sont des nouveautés qui durent peu ou moins.
— Nous avons aussi les gants de peu lavable, en chevreuil, en suède et aussi en caoutchouc. Ce n'est réellement avantage à les prendre qu'en tantes claires : blanc et gris perle, car ils coûtent plus cher que les gants de peau ordinaires, et nous ne voyons pas l'utilité de gants de chevreuil noir se lavant.
— Quant aux chapeaux, ces accessoires si importants, la toilette on les garnit beaucoup de fruits pour le moment. Les cerises sont toujours grosses, mais les pommes ne sont plus petites. La mode est d'en mettre qu'une sur le chapeau mais de volume respectable. On met aussi des

LA LÉGENDE DES CERISES BLANCHES

mandarines avec un sans famille, et aussi des abricots. Tous ces fruits, pommes rouges, mandarines, abricots dorés, descendent du chapeau jusque sur les cheveux.
— C'est assurément original, mais pas toujours très joli, et les femmes de goût se refusent à suivre la mode dans ses excentricités.
— La légende des cerises blanches.
— Vous venez le temps des cerises.
— "Kouolis, princesse de la Lune, voyage en silence et sans être à travers de pâles lueurs ; son âme laire, éternellement blanche et froide, s'engourdit dans ce blanc sans fin qui l'obsède, et la pâle princesse, ignorante de tout sentiment terrestre, veut connaître la planète et ses mystères. Et le maître du Ciel, cédant à son secret désir, promulgue le décret suivant :
— "La princesse de la Lune séjournera sur la Terre, jusqu'à l'heure où un fils des hommes, l'aimant d'un amour brûlant, la prendra dans ses bras pour la réchauffer sur son cœur...
— Déposée de ses voiles diaphanes, revêtue de la robe de pure des pétales, la princesse Eucolia, enveloppée de ombres grises que pousse un grand vent, est doucement déposée sur le coin de terre bonne qui est le doux pays de France.
— Au temps où la princesse Eucolia vivait sur la Terre, il n'y avait point d'hotelleries. Pelerins et pèlerines recevaient large hospitalité et accueil respectueux. Ils allaient, revêtus de bure, livres et sacrés.
— Les premiers mois de son pèlerinage furent un enchantement. A l'accoutumance, son émerveillement s'affaiblit et son attention se concentra sur les âmes parmi lesquelles elle vivait. Elle vit des choses terribles et hideuses, tant de malheurs d'amour, qu'elle se mit à regretter son doux royaume d'opale, où règne la paix "Indifférence", ignorante de tout mal.
— Et pour retourner dans sa blanche patrie, elle souhaite l'amour de l'homme ; mais tous ceux qu'elle aime se heurtent à la détermination, après son premier regard, car ses yeux du bleu-vert transluide des glaciers en avaient le froid aigu ; ses prunelles étaient arêtes, telles leurs aiguilles de neige, et au fond de ce regard était une étrange lueur laire annihilant toute sensation d'amour.
— Comme elle désespérait de voir jamais opérer le charme auquel elle devait sa libération, elle essaya de dévoiler son origine, demandant que, par grâce, un cœur compatissant lui rendit son royaume.
— Princesse de la Lune !
— Tous se signèrent, déplorant que si belle et si douce elle fût atteinte de mélancolie folle...
— Ce fut un moine qui recueillit un jour le malheureux princesse évanouie dans la neige, et, la pressant sur son cœur brûlant du divin amour de la charité, fit s'accomplir le céleste décret.
— L'épreuve d'Eucolia est terminée et, dans son palais de cristal au dôme azuré, la princesse de la Lune sommeille tout le jour. Des que les ténébreux envahissent l'espace, elle sort de sa demeure et monte sur son char d'argent, attelé de cygnes blancs.
— Sur les nuées, la princesse Eucolia passe avec son léger attelage, sans plus de bruit que l'en fait un parfum parmi les sèves. Elle traverse les vergers du Ciel où naitissent les fruits pâles et sans saveur. Au milieu des blanches prairies croissent les muguet, les trévois et les timides asphodèles.
— C'est la saison des cerises dans la Lune et sur la Terre. Comme elle se voit, la princesse Eucolia en passant une branche de matériel toute chargée de ses blanches offrandes.
— La soif éteinte, elle lance le rameau sur la Terre, dont elle garde la paix reconquise, un instant soulevé de pitié.
— La Terre et le Temps recueillent l'amande ; un cerisier grandit, pousse, fleurit, dont les cerises, d'une blancheur de cire, ne se limitent en rouge qu'à un côté, l'autre moitié du fruit ayant gardé la couleur primitive de son origine laire.
— Ce sont les cerises blanches.

Printemps parfumé. DEPECHES

Il y a longtemps, bien long temps, vivait, en Corée, une jeune fille. Elle était fraîche ainsi qu'une fleur des eaux. On l'appelait "printemps parfumé" ou, dans la langue du pays, Tchoung Hyang. Sous les branches d'un arbre, elle se balançait paresseusement, car on était au cinquième mois de l'année, qui est la fête où se balancent les jeunes filles. L'été, le fils du mandarin, l'aperçut ; il avait seize ans et, tout à coup, quoiqu'il eût, jusque-là, grandi dans l'école, les livres lui devinrent indifférents. Partout, ses yeux rayonnaient la taille souple de Tchoung Hyang et les bandeaux de ses cheveux noirs, et la pluie de feuilles que son joli pied faisait tomber des branches.
— Le domestique du mandarin essaya de calmer l'émoi de son jeune maître, puis de l'effrayer en le menaçant de la colère paternelle ; finalement il se résigna et dit : "Voilà une occasion de gagner beaucoup d'argent." Il se fit donner par l'été 40,000 peon et promit de le rapprocher de la jeune fille. L'été revêtit des habits de femme et se fit d'amitié avec Tchoung Hyang, qui le présentait sans méfiance, à sa mère.
— Nos deux âmes sont sœurs, déclarait la jeune fille ; étudier Confucius avec vous sera délicieux ! Et, sous la carte laire, sans prendre garde que la nuit s'avachait, l'un près de l'autre, ils se promenaient dans le verger.
— Combien je vous aimerais d'amour, s'écria-t-elle ; si vous étiez un homme ! — Vraiment ! m'en donneriez-vous la promesse écrite ? — Certes, dit-elle, et elle signa. Elle croyait à un jeu. Mais, tout à coup, elle se pencha, rejetant son déguisement, et dit :
— Comment pouvez-vous être si vite amoureux de moi ? — C'est une tromperie ! balbutia-t-elle en pleurant. Il ne pouvait la consoler. Elle répétait : "Je suis une fille du peuple, et vous me quitterez." Elle lui demandait l'engagement écrit qu'il ne l'abandonnerait pas ; à son tour, il signa. Elle redoutait, jurant, disant : "C'est un papier, gare au papier ! J'ai maintenant, à vous mentez, de quoi vous faire condamner."
— Cette nuit fat leur nuit de noces. Trois jours plus tard, le mandarin fut rappelé près du roi, et l'été revêtit pour Tchoung Hyang un habit de deuil ; elle enlout, mourut de douleur ; elle enlout, dans un coffre, ses bijoux, ses robes, et s'habilla en pauvre.
— Mais l'été revêtit la reconnaissance ; il fut reçu le premier, dans les examens que présidait le prince. Il mérita d'être placé au-dessus des mandarins ; on le chargea, comme émissaire royal, de les surveiller. Il accourut dans la province où il avait laissé son amie. Pour mieux savoir comment elle avait vécu, il prit les habits d'un mendiant.
— Il lui fut doux d'apprendre qu'elle lui était demeurée fidèle ; on la comparait au "bamboo", qui ne change pas. Mais il lui fut cruel d'entendre que la non-venue mandarin, à qui elle avait résisté, l'avait jetée en prison. Les étudiants plaignaient les malheurs de Tchoung Hyang et appelaient l'été "Mia de bien" ou "Mia de pure". Les paysans gémissaient de la tyrannie mandarin qui leur extorquait tout leur riz.
— Le méchant mandarin, pour se venger, de la résistance de Tchoung Hyang avait préparé une fête superbe : la jeune femme devait y être suppliée... Brutalement, il y eut une pauvre ; l'émissaire royal avait parcouru tous les villages devant lui. Le mandarin fut chargé de faire ses courtoisies d'argent, avec leurs dents, les liens qui attachaient Tchoung Hyang. Toute tremblante, la pauvre fille hébitait à comprendre. Elle avait perdu l'habitude d'être heureuse. Du moins, sa mère exultait. "Je n'ai pas en de gâcher, criait-elle, mais une fille une rapporte plus de joie qu'un garçon !
— Depuis trois mille ans et davantage, l'histoire de Tchoung Hyang se raconte, en Corée ; c'est le plus populaire des récits du pays. Il passe pour véridique. Il a été traduit par M. J. H. Rosny avec l'aide du premier lettré coréen qui soit allé en France, M. Hong Tong On ; mais l'auteur en est inconnu.

DEPECHES

Dépêche du général Kourpakine
— St-Petersbourg, 2 juillet — La dépêche suivante du Général Kourpakine en date du 30 juin a été reçue par l'empereur.
— "Non seulement le mouvement est au général Kuroki dans la direction de Hai-Cheng et de Ta-Tche-Kiao a été suspendu, mais les troupes japonaises qui marchaient vers Sian-Diao ont commencé à retrahir, du côté de Kianan.
— Dédicace d'une chapelle.
— St-Louis, 2 juillet — Terrain de l'exposition. Le cardinal Sattel a fait aujourd'hui la dédicace de la chapelle catholique du village de Vinyan dans la réserve Philippine. Il était assisté de l'archevêque Glennon du diocèse d'O'Connell et de plusieurs prêtres.
— Le cardinal visita ensuite les différentes expositions Philippines et assista à une parade éclatante.
— Nouvelle bataille près de Port Arthur.
— Che Foe, 2 juillet — On a appris à Che Foe qu'une grande bataille a été livrée près de Port Arthur les 26 et 27 juin.
— Les Japonais ont été victorieux et dans la matinée du 25 juin ils ont occupé plusieurs éminences situées à dix milles de la côte russe.
— La tre division japonaise, la même qui a livré le combat contre les unités Nanshan et une division qui s'est dirigée vers le Japon, ont pris part à cet engagement.
— Les pertes japonaises n'ont pas encore été rapportées, mais on prétend que les russes ont subi de fortes pertes.
— Dans le Somaliland anglais.
— Aden, 2 juillet — Le Major Mulah du Somaliland anglais s'est vu nouveau soulevé et a pris les armes.
— Il est campé maintenant au sud de Nougale avec 2000 partisans dont au moins 2000 sont armés de carabines et ont une quantité de munitions.
— On rapporte que quelques tribus qui jusqu'à maintenant étaient fidèles aux Anglais, se sont soulevées et ont rejoint le Major Mulah.
— L'assaut de Vladivostok.
— Londres, 2 juillet — D'après une dépêche de Tokio au "Central News", trois croiseurs seulement de l'escadre de Vladivostok ont paru dans le canal de la Tsu. Les torpilleurs appartenant à l'escadre sont appartenant retournés à Vladivostok.
— Le fruit du canon a retentit à terre à deux heures et demie, et la dédicace, mais on ignore de la nature et du résultat du combat. Les navires russes ne paraissent cependant pas avoir été endommagés, car on a vu après l'action se dirigeant vers le nord-est.
— Bagarre sanglante.
— Cheyenne, Wyo., 2 juillet — Un homme de couleur du nom de Win Carpenter a été tué et Walter Jones, un soldat de la compagnie F du 10e d'infanterie a été grièvement blessé dans une bagarre qui a eu lieu aujourd'hui à West Cheyenne.
— Une douzaine de nègres étaient en train de battre le nommé Clay C. Louis, et ses cris ont attiré l'attention des soldats qui, accourus dans l'intention de mettre les assaillants en fuite.
— Des coups de feu furent échangés de part et d'autre. Les soldats et les nègres qui ont participé à la bagarre ont été arrêtés. Jones est dans un état critique.
— A WASHINGTON.
— Washington, 2 juillet — M. Takahira le ministre japonais à Washington, a eu un long entretien aujourd'hui avec le secrétaire Hay à propos de rapports publiés en Russie, alléguant que des soldats japonais avaient fait subir de mauvais traitements à des soldats russes blessés.
— Le ministre japonais n'est dévenu à M. Hay, car c'est lui qui dirige l'ouverture des hostilités est chargé des intérêts du Japon en Russie.
— Ni le secrétaire Hay, ni le ministre Takahira n'ont encore reçu de communications officielles à ce sujet et l'entretien d'aujourd'hui n'a été qu'un échange de vues préliminaires.
— Si la Russie envoie une protestation formelle elle sera présentée au gouvernement japonais par l'entremise de M. Hay.

Un vétérán de Waterloo.

Il paraît qu'il en existe encore un. Il est actuellement dans un hôpital de Ripon, il se nomme John Vanghan et dit être âgé de 103 ans étant né à Woolwich en 1801.
— Etant tout jeune garçon il fut soldat de cor dans l'armée, il fut présent à la bataille de Waterloo, vit ensemble Napoléon et Wellington, et annonça l'approche de Blücher.
— Et l'on dit que l'on ne sait plus vivre longtemps !